



La Coopération des idées

REVUE D'EDUCATION SOCIALE

Paraissant le 1^{er} et le 16 de chaque mois

Directeur : G. DEHERME

— :o: —

SOMMAIRE :

- G. DEHERME..... *Antimilitarisme d'Etat.*
EDMOND THIAUPIÈRE..... *Cris d'alarme en Italie.*
PAR TOUS..... *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*
G. DEHERME..... *Les livres qui font penser.*

Le Numéro : **0 fr. 25**

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

MARCEL RIVIÈRE

30, Rue Jacob, 30 — (6^e Arrond.)

LA
Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

ABONNEMENT : un an France : 4 francs ; Etranger : 6 francs
PARIS — 30, Rue Jacob, 30 — Téléphone 816-84

*Adresser toutes les communications concernant la Rédaction
et à la Direction à M. DEHERME, Directeur*

*Adresser toutes les communications relatives à l'Administration
à M. RIVIÈRE, Editeur*

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.
Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. - PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

DIRECTEUR : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

ANTIMILITARISME D'ÉTAT

• Il manquait à Vercingétorix ce qui est la condition du succès dans les grandes guerres : il lui manquait de commander à une nation sans partis. Les divisions qui existent dans une société se reproduisent toujours de quelque façon dans les armées. Elles se traduisent dans l'âme de chaque soldat par l'indécision, le doute, la défiance, tout ce qui paralyse le courage et le rend inutile. •

FUSTEL DE COULANGES.

(Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France, page 36.)

On fait quelque tapage au sujet des doctrines antimilitaristes. On poursuit leurs adeptes et on les emprisonne. Ce sont là des raisons que peuvent entendre des révolutionnaires.

Et ce serait bien, si nos gouvernants, cependant qu'ils nous lancent contre les antimilitaristes théoriques, ne faisaient pas de l'antimilitarisme pratique. Ainsi ne semble-t-il pas qu'ils font figure de voleur pourchassé qui crie lui-même : « Au voleur ! » pour donner le change ?

—o—

Ici, je ne discute pas une idée qui se peut soutenir

puisque, avec des mots, tout se soutient. J'y reviendrai. La patrie, la guerre, l'internationalisme, la paix, la concurrence vitale pour la sélection des peuples, le devoir social, — ce sont là des thèmes tout indiqués pour nous. Mais, aujourd'hui, ce n'est que d'un fait qu'il s'agit, — grave entre tous, il est vrai,

—o—

Ce fait, qui marque encore un recul pour notre pays, c'est le désarmement honteux qui a été décidé par la lâcheté parlementaire avec la complicité tacite de la lâcheté générale.

D'après le Ministre de la guerre, optimiste de profession, c'est de 45.000 hommes que nous avons réduit notre armée. D'ores et déjà, notre armée active est inférieure de 100.000 hommes à l'armée allemande. Nous désarmons aussi sur mer par rapport aux autres nations, puisque nous restons stationnaires, alors que l'Angleterre double, l'Allemagne et les Etats-Unis triplent et le Japon quadruple leur budget de la marine. Au reste, nous désarmons de toutes manières, par la natalité, par l'activité industrielle, par l'audace commerciale, et surtout par le caractère.

—o—

Les pacifistes eux-mêmes ne sauraient s'y tromper. J'ai parlé de désarmement honteux. Ecoutez l'éminent économiste Charles Gide (1) :

« Ce n'est point pour donner la paix au monde, mais seulement pour donner satisfaction à des électeurs que le service militaire assomme, que ce service vient d'être réduit à deux ans — et qu'il ne tardera pas à l'être bientôt à un an. Il ne s'agit point ici de l'amour

(1) Dans *l'Emancipation*, l'excellente petite revue coopérative dirigée par de Boyve, 2, Esplanade, à Nîmes.

de la paix, mais de l'amour de ses aïeux. Les hommes se soustraient au service militaire pour les mêmes motifs que les femmes à celui de la maternité — et encore celui-ci est-il plus périlleux que l'autre! Et si on va réduire aussi les périodes d'exercice de ceux qui appartiennent à la réserve et à la territoriale, pense-t-on que ce soit par amour de la paix? Allons donc... Il n'est pas démontré que la majorité des Français réclamât cette réforme, mais ce sont les députés qui l'ont offerte à leurs électeurs comme un petit cadeau destiné à leur faire oublier la sérieuse tape qu'ils leur avaient administrée l'année dernière, à pareille date.»

—o—

Cet antimilitarisme d'acte est autrement dangereux que les rêvasseries des pauvres bougres qu'on claustré à Clairvaux. Après tout, ceux-ci sont des braves. Ils sacrifient quelque chose d'eux à ce qui n'est pas eux-mêmes. Qu'ils reconnaissent la valeur de la patrie où ils sont nés, de la société dont ils font partie, aussi que ce sont des organes vitaux de l'humanité, et ces farouches militants de l'utopie deviendront les héroïques militaires de la patrie en danger. Ils ont beau faire les diables, je sais bien qu'ils ont la conscience profonde du devoir, le ressort robuste de l'individu social, — et avec cela rien n'est perdu.

Mais nos politiciens, et la tourbe des électeurs indifférents!...

—o—

Charles Gide nous dit encore, dans son article de *l'Emancipation* :

« La Suisse, dont on ne suspectera pas le pacifisme, vient précisément, à l'heure où la France réduisait la période d'exercice, d'augmenter celle de ses citoyens, et cela non par une loi imposée à contre-cœur, mais

par un plébiscite. C'est que les Suisses savent bien que ce service là n'a pas un but offensif, mais seulement celui de la défense de la patrie, et pour cela ils n'en sont pas à marchander quelques jours de corvée à leur pays. Au reste peut-être les Français eussent-ils répondu aussi vaillamment que les Suisses si on les eût interrogés et, surtout, si on leur eût présenté le maintien, voire même la prolongation des 28 et des 13 jours, comme la compensation nécessaire de la réduction du service actif à deux ans.»

Malheureusement, notre pays est plus bas que ne le suppose Charles Gide. Et puis, qui donc parlerait à nos paysans un langage de bon sens et d'énergie? Le plus nationaliste de nos parlementaires n'assure sa réélection que par une large distribution de menues faveurs, et notamment des dispenses militaires. La diminution de la France est un des plus sûrs procédés électoraux; c'est aussi le meilleur moyen de gouvernement.

Ainsi notre régime n'est qu'un vaste système de dispenses du devoir, de haut en bas et de bas en haut. On n'y connaît que des « droits ».

—o—

Ce n'est pas seulement de l'égoïsme et du scepticisme. Il y faut aussi une énorme sottise. Oh! l'imbécillité instruite, pédante, oratoire, littéraire, cabotine de ce temps!... Ils la connaissent bien nos maîtres — et même la leur — et ils en jouent sans ménagement.

Les Humbert et les Lemoine sont légion; et les usuriers, les tripoteurs qui sont des gogos, ce sont la plupart des électeurs. Le truc préféré des coquins et qui réussit toujours, c'est l'espoir fallacieux d'un lucre illégitime, malhonnête. En l'occurrence, ce sont

les faveurs dont dispose le politicien, qui anéminent la patrie, dissolvent la société et détraquent l'État.

—o—

La « poigne » de nos ministres ne nous leurre point. On voit trop qu'elle ne s'exerce que sur les faibles: Seuls, les anarchistes théoriques qui paraissent en pâtir ont à s'en féliciter: n'est-ce point pour faire leur besogne en grand, en toute tranquillité, que les anarchistes pratiques les emprisonnent?

Les coups de fusil au Maroc ne sont non plus des manifestations de force nationale.

Certes, il y avait là une belle tâche de civilisation à accomplir: policer ces populations barbares, esclavagistes, et par là assurer définitivement la sécurité de nos protégés noirs de l'Afrique occidentale, périodiquement, — par les rezzous Maures et Marocains, — molestés, pillés, tués, emmenés en captivité, pour être vendus comme de la « viande », disent les négriers, sur les marchés d'esclaves du Maroc. C'était aussi faire un bloc de l'Afrique française, avec notre Algérie, notre Tunisie, notre Afrique occidentale et notre Congo, — toute la possibilité d'une action d'humanité féconde. Déjà, le général Lyautey, avec tout le cœur et l'intelligence qu'il y faut, avait préparé notre pénétration civilisatrice.

Mais les hésitations louches de cette campagne, l'incohérence des ordres supérieurs, qui semblent toujours attendre ceux de la Bourse, pour tout dire la puanteur d'argent sale et de flibuste qui se dégage de toute cette affaire ne laisse point d'inquiéter le vrai patriotisme.

Déshonorer l'armée dans des aventures de Bourse est aussi d'une terrible tactique antimilitariste.

On désespère. Car ce n'est pas seulement devant l'étranger menaçant qu'on désarme, c'est aussi devant l'avenir, notre propre avenir, quand, l'âme française se reprenant, il s'agira de reconstituer la société française.

L'armée n'est pas qu'une force guerrière et policière, c'est aussi une force morale. Et aussi bien, c'est comme force morale que nos politiciens la redoutent et la haïssent.

Ils l'affaiblissent donc, tant qu'ils peuvent, après l'avoir énervée, en attendant qu'ils puissent la dissoudre, comme ils font de toutes les grandes forces organiques, que ce soit la famille, la religion, l'association libre ou l'enseignement libre qui, étant des forces, échappent à l'exploitation et à la tyrannie des politiciens.

Ils diront bien, et avec quelle éloquence: République, patrie, liberté, démocratie; mais leur destin est de nier la République, de miner la patrie, de juguler la liberté et d'abrutir la démocratie.

G. DEHERME.

Cris d'Alarme en Italie

De lettres particulières qui nous ont été adressées de différentes grandes villes d'Italie, et notamment de Rome, de Milan, de Turin, de Palerme, où nous avons l'honneur d'avoir pour amis des hommes éminents, et aussi d'ouvrages ou d'articles qu'ils nous ont envoyés, il résulte que, dans la péninsule, comme nous en France, les apôtres de l'ordre, de la paix et de la

liberté, ceux-là mêmes qui jadis ont contribué au Risorgimento, ou leurs épigones, diagnostiquent dans cette démocratie qu'ils appelèrent de tous leurs vœux, l'empoisonnement du bon sens national par un nouveau virus, le virus anarchique, sans parler d'autres virus plus anciens, tels que la corruption électorale et la concussion des fonctionnaires.

Qui ne connaît Ernesto-Teodoro Moneta, l'un des héros garibaldiens, devenu plus tard et demeuré longtemps directeur du *Secolo*, de Milan, et actuellement directeur de *La Vita Internazionale*, une revue fondée tout spécialement afin de préparer l'établissement de liens juridiques et fédéraux entre les diverses nations? Eh! bien, voici comment, dans un avis aux lecteurs, mis en tête de son almanach, *Pro Pace*, s'exprime notre illustre ami auquel le Storting norvégien vient de décerner, cette année, le grand prix Nobel de la Paix, pour moitié avec M. Louis Renaud:

« La fortune qui a soutenu l'Italie dans la plus importante période de son relèvement et l'a préservée plus tard des grandes ruines dont elle était menacée, a rendu les classes dirigeantes et leurs gouvernants successifs, de 1870 à nos jours, insoucieux des devoirs incombant aux conducteurs et régisseurs d'un peuple qui a soif de justice et de bien-être.

« Gaver de traitements privilégiés sa personnelle et nombreuse clientèle; favoriser par des moyens licites et illicites ses propres amis politiques, fermer les yeux sur les abus qui se commettent à droite et à gauche, devient peu à peu un art de gouvernement pour s'assurer au Parlement une majorité quelconque, pour rester au pouvoir ou y monter.

« Les tristes et amers fruits de cette politique ne

se font pas attendre, et le procès actuellement pendant devant le Sénat, érigé, pour la circonstance, en haute cour de justice, nous en a montré une belle collection.

« Un pays où de si énormes abus, connus d'un grand nombre de gens, furent possibles, sans que personne ait tenté d'y remédier; où la magistrature appelée à juger l'homme public accusé de graves illégalités et de péculat, tire en longueur, pendant environ quatre ans l'instruction, et, en fin de compte, cherche dans la procédure des moyens d'esquiver le jugement; où l'accusé de faits écrasants apporte, en termes altiers, pour sa propre défense, des explications qui révèlent toute son inconscience morale; où une ville menace de se révolter, si cet impudent accusé ne lui est pas renvoyé absous; où des millions recueillis, pour venir au secours d'une région éprouvée par un tremblement de terre, sont employés, en partie, à favoriser des amis politiques, au préjudice d'habitants si durement frappés, est certainement un pays qui a du mal dans quelque partie de son organisme.

« Il n'y a donc pas à s'étonner si, de temps en temps, des artisans et des paysans, non éduqués par le gouvernement et par leurs tribuns et maîtres, et se croyant plus forts, parce que plus nombreux, recourent à la violence pour faire valoir ce qu'ils estiment leurs justes revendications.

« Mais ce n'est pas ainsi qu'ils vaincront, ce n'est pas par des mouvements insurrectionnels que se peuvent améliorer les lois et les mœurs qui sont encore les bases de la vie civile.

« Ouvriers, bourgeois, classes dirigeantes et gouvernantes, nous sommes un peu, tous, hors du droit chemin, parce que nous avons tous oublié que les

principes moraux sont des guides indispensables pour des peuples civilisés.

« Si le quatrième Etat veut prendre dans la société le poste qu'occupe aujourd'hui ce qui, autrefois, s'appelait le Tiers-Etat, et qui, maintenant, s'appelle improprement la bourgeoisie, son ambition est légitime, mais ce poste, il doit le mériter en démontrant par des faits qu'il sait mieux administrer la chose publique et que son cœur plus que celui de la bourgeoisie brûle d'amour pour la justice et pour la liberté. »

Et l'illustre publiciste italien définit ainsi qu'il suit la politique qu'il poursuit dans *La Vita Internazionale* et dans l'almanach *Pro Pace* et qui est précisément la même que nous nous honorons de soutenir dans *La Coopération des Idées*, sous la direction de notre ami Georges Deherme :

« Notre politique, dit Moneta, n'est pas celle qui enseigne à un parti ou à une classe le moyen d'escalader le pouvoir; c'est la politique qui, au lieu de le compromettre, veut maintenir et accroître notre patrimoine d'une civilisation entendue dans ses lignes générales, qui sont: l'aide réciproque, l'amour de la science, le respect de la vie et de la dignité humaine et le sentiment d'une commune solidarité, patrimoine que de nombreux siècles de fatigues et de luttes et les paroles inspirées des plus grands génies de l'humanité nous ont laissé en héritage. »

*
* *

Dans le même almanach, une jeune femme d'un grand talent et d'un grand cœur, Mme Cesarina Lupati, a publié une sorte de poème en prose intitulé: *Mon Fils (Mio Figlio)*, où la jeune mère exhale ainsi

l'inquiétude que lui donnent pour son enfant les mœurs nouvelles qu'elle voit prévaloir :

« Hélas ! maintenant il n'est plus possible de discerner qui a raison et qui a tort, mais on assiste à un déchaînement de passions qui fait que celui qui a raison excède les bornes et que celui qui a tort ne s'humilie pas, mais s'avilit.

« De bas instincts se masquent de magnanimes paroles ; la violence brutale chante l'hymne des généreuses rebellions. Dans ces mouvements convulsifs de la foule, l'homme n'est plus une force individuelle, mais une passivité, dominée par une ivresse collective, n'est plus une volonté, mais un fragment de volonté ; l'individu sacrifie sa secrète rectitude au commandement du compagnon le plus audacieux, et tous deviennent inconsciemment faibles, dans la crainte de paraître tels. Quel frein opposer, si chacun n'a plus souci de sa propre dignité ! Je ne sais si l'avenir mûrira les diverses aspirations des lutteurs d'aujourd'hui, mais il est certain que ce n'est pas avec de la violence qu'on hâte la réalisation d'un idéal, pas plus que ce n'est avec l'épée qu'on propage une religion, et que ce n'est avec la harpe et le bûcher qu'on inculque une idée. »

Ainsi se lamente près du berceau de son enfant, dans la crainte d'un avenir menaçant, la jeune et tendre mère.

*

* *

D'autre part, l'un des poètes les plus géniaux de l'Italie contemporaine, l'auteur de recueils admirables, autant pour la pureté du style que pour la profondeur de la pensée, tels par exemple que *Medusa*, *Le Danaïde*, *Poemetti drammatici*, *Le Rime della*

selva, M. Arturo Graf, a écrit en tête de son nouveau livre: *Ecce Homo* (recueil d'aphorismes et de paraboles de la plus haute valeur), une préface dans laquelle il juge non moins sévèrement les nouvelles générations de son pays:

« Le caractère, dit-il, se désagrège et se rompt; la volonté se fait ambigüe et pusillanime; la compromission et la transaction forment la trame de la vie et le fond des consciences; on vit de petits moyens et d'expédients; on ne sait plus ni résister, ni corriger, ni imposer, ni réfréner, ni dire avec clarté, avec résolution: oui ou non. Un homme politique mettra tout son orgueil à n'avoir ni conviction propre, ni une personne morale à lui, mais à se transformer selon les circonstances et à suivre le courant; un écrivain à n'avoir d'autres goûts que ceux qui lui sont imposés ou permis par le public.

« Le culte, le fanatisme des majorités est né. On s'associe pour créer avec des fragments de volonté, une volonté qui semble une, entière et courageuse; et voici qu'apparaissent des formes de servitude nouvelle chez ceux souvent qui crient le plus contre toute servitude; tandis que, d'autre part, les âmes mucilagineuses fournissent une matière toute préparée aux artifices et aux entreprises des imposteurs. A regarder certaines opérations et certains effets, on dirait que des volontés audacieuses et pondérées soutiennent, agitent, promeuvent notre civilisation, mais ce sont le plus souvent des modes et des vagues, où ceux qui s'imaginent entraîner sont entraînés. Les forces intérieures se détrempent et se dissolvent dans une vulgarité bourbeuse, telle qu'on n'en vit jamais d'égale au monde. »

Nous pourrions citer encore des fragments symp-

tomatiques de lettres qui nous ont été adressées, pour montrer que l'Italie, la sœur aînée de la France, n'a pas plus à se louer que sa cadette de l'évolution contemporaine, à laquelle l'incohérence préside plus que la raison, la cupidité plus que la justice, la haine plus que l'amour. Mais ce que nous avons dit suffit à appuyer nos propres doléances.

Edmond THIAUDIÈRE.



Revue des Opinions des Faits et des Idées

LE TRAVAIL PARLEMENTAIRE.

Nos élus veulent justifier leur augmentation de salaire. Ils publient la statistique du travail parlementaire.

La septième législature, de 1898 à 1902, comporta 538 séances, avec un total de 2165 heures, et la huitième, 667 séances, avec 2777 heures. On omet de nous dire le nombre des présences à chaque séance.

Au cours de la sixième législature, il fut déposé 1845 projets ou propositions de loi, 1965 à la septième et 2128 à la huitième. Les crédits demandés pour l'impression des travaux parlementaires sont montés de 482.209 fr. en 1902 à 834.699 fr. en 1906.

Ce zèle est inquiétant. Il serait peut-être d'une sage économie de doubler encore le traitement de nos législateurs pour qu'ils ne travaillent pas tant.

Qu'on leur applique d'abord leurs propres lois sur la durée du travail et le repos hebdomadaire. Et si ça ne suffit pas, qu'on établisse un impôt sur chaque discours prononcé et chaque proposition législative.

LE RACHAT.

Il est de nouveau question du rachat.

Les Compagnies prennent prétexte de cette menace pour faire plus mal leur service encore. Nous en sommes là: en France, tout le monde prend prétexte de quelque chose pour se dispenser de ses devoirs.

Mais l'Etat fera-t-il mieux? Là est la question, toute la question, — et celle qui n'intéresse point nos maîtres. Nous avons l'exemple de nos arsenaux, et ce n'est rien moins que rassurant. Pour 104 millions, l'Angleterre a *quatre* cuirassés, l'Allemagne *trois*, la France *deux* seulement.

Cela donne à réfléchir.

Contribuables, mes frères, redoutons les déraillements électoraux...

*LA CRISE DE L'AVANCEMENT
DANS L'ARMÉE.*

L'avancement est, paraît-il, de plus en plus lent dans l'armée. Les Ecoles font plus d'officiers qu'il n'en faut. Il y a quelques années, un lieutenant était capitaine après dix ans de services, aujourd'hui il ne l'est qu'après quinze ans, et demain, il y faudra vingt ans.

Le mal n'est pas que ces officiers végètent si longtemps dans une situation médiocre: s'ils n'ont pas la vocation, qu'ils donnent leur démission! Le mal est que l'officier doit être jeune, surtout le général, et qu'avec le mode d'avancement à l'ancienneté, les commandants de corps sont des vieillards qui nous conduiront à la défaite. Quand il avait 36 ans, Napoléon disait: « On n'a qu'un temps pour la guerre. J'y serai bon encore six ans, après quoi, moi-même je devrai m'arrêter. »

Comment y remédier?

Notre ami H. Mazel, dans son livre *Quand les peuples se relèvent...* a avait proposé de dissocier le grade et le traitement, en admettant qu'un général pourrait avoir une solde inférieure à celle d'un capitaine, ce qui « permettait de choisir les titulaires des grades en dehors de toute préoccupation bureaucratique. » Ainsi, les fameux « droits acquis » à l'ancienneté, qui n'existent d'ailleurs que pour les fonctionnaires, seraient sauvegardés, et non pas au détriment du pays. « Comme dans les ordres monastiques, où le supérieur, son temps de généralat terminé, redevient simple religieux, un général nommé pour dix ans, redeviendrait simple officier, son temps fini. »

TRAVAIL DE FONCTIONNAIRE.

Un journal anglais définit ainsi le rôle du fonctionnaire: « 1° Ne rien faire; 2° Empêcher de faire; 3° Inventer des raisons pour ne rien faire et pour empêcher de faire. Ce travail demande une certaine intelligence et beaucoup d'ingéniosité. Le vrai fonctionnaire pousse jusqu'au génie l'art de tout enrayer. »

VERITE, JUSTICE.

Un professeur en Sorbonne, historien notoire et jacobin par surcroît, disait dernièrement à quelqu'un de nos amis: « Sans doute, il faut désabuser les élèves de la superstition napoléonienne. Savez-vous le bon moyen? Dans les nouveaux programmes d'histoire des lycées, nous plaçons l'Empire en fin d'année. Comme le professeur est toujours en retard, on n'y arrive jamais. »

Et allez donc... pour la Vérité, la Justice, et toute la Lumière!... Nous commençons à soupçonner que les Loriguets de l'Université radicale socialiste se sont f... de nous

*POURQUOI LE PRIX DU
CHOCOLAT AUGMENTE.*

Notre ami René Claparède nous signale un article du *Signal* de Genève, du 12 janvier, qui confirme celui qui a paru dans notre numéro du 1^{er} janvier :

« Les chocolatiers dont les noms suivent, Messieurs Cadbury frères (Birmingham), J. S. Fry et fils (Bristol), Rowntree (York) et Stollwerck frères (Cologne), ont envoyé en Afrique M. Joseph Burt pour faire une enquête sur les conditions de travail dans les plantations de San-Thomé et de Principe et sur la façon de recruter les travailleurs dans l'Angola. Pour l'enquête dans l'Angola, M. Joseph Burt, ami personnel de M. William Cadbury, a été assisté du docteur Claude Horton, de Brighton.

« Le rapport de M. Burt, contresigné, pour ce qui concerne l'Angola, par le docteur Horton, a été livré à la publicité dans les derniers mois de 1907, ainsi que l'*Exposé* fait à Lisbonne le 28 novembre par M. William Cadbury devant un comité de planteurs de San-Thomé et de Principe. »

Le Signal fait suivre ces renseignements d'un plaidoyer de M. Almada Negreiros, qui ne l'a pas plus convaincu que nous-même. Les mots ne peuvent rien contre les faits, et accuser les Anglais d'esclavagisme, ce n'est pas en innocenter les Portugais.

PAR TOUS.

Les Livres qui font penser

Ecole et Patrie, par George DURUY, 1 fr. (Hachette, édit., 79, boulevard Saint-Germain, Paris). — Voilà les fortes paroles qu'il faut faire entendre aujourd'hui, et notamment aux instituteurs.

L'état d'esprit de nos instituteurs, égarés par une logique absolue quoique insuffisamment éclairée, surtout insuffisamment vivifiée par l'âme, est devenue un péril national. A qui la faute? M. George Duruy nous le dit: «Les politiciens qui, depuis trente ans, travaillent à pervertir et à corrompre des hommes qui, sans eux, seraient probablement restés de bons et utiles serviteurs du pays, peuvent être fiers de leur œuvre! Le grain qu'ils ont semé lève et la moisson promet!»

Mais c'est moins encore aux politiciens qu'il faut s'en prendre qu'au régime néfaste qui les produit nécessairement.

Le suffrage universel est la désorganisation politique. Etant le moyen de revendication de tous les «droits», c'est-à-dire, entendons-nous, de tous les intérêts particuliers, il est l'oubli de tous les «devoirs», entendons de tous les intérêts généraux.

Il ne faut pas attendre des hommes plus qu'ils ne peuvent donner. Si chaque commerçant est consulté sur la réglementation de son commerce, il décidera la fraude, la falsification et le monopole; si chaque ouvrier est consulté sur les conditions du travail, il votera pour la paresse et les plus hauts salaires; si chaque conscrit est consulté sur le temps de service qu'il doit à la patrie, il acclamera le désarmement, — et s'il est pourvu de son certificat d'études, s'il a pris l'habitude des grands mots, du sophisme, pour se justifier, il prouvera que la patrie est un préjugé.

Tout le mal est là. Et avec notre parlementarisme, qui ne flatte que les lâchetés, parce qu'il ne se soutient que par les lâchetés, le péril ira s'aggravant. «Tenir tête à quelqu'un ou à quelque chose, dit M. George Duruy, est-ce que cela se sait encore en France, à cette heure? Les esclaves ivres, ô dérision! on se défend contre eux en leur versant à boire!»

Il est bon, tout de même, que de fières et éloquentes protestations comme celle-ci s'élèvent parfois. Ce a

nous ranime et nous prouve qu'il y a encore de la force et de la santé dans notre belle France, et des hommes capables de résister aux esclaves ivres.

L'Evolution dans les sciences biologiques,

par Alfred GIARD (au Laboratoire d'évolution des êtres organisés, 3, rue d'Ulm). — « L'idée de réunir en un corps de doctrine et de grouper sous un même vocable tout ce qui concerne la vie des animaux et des plantes n'est pas très ancienne; elle fut émise pour la première fois et simultanément en France et en Allemagne, par Lamarck et par Tréviranus, en 1802 ». C'est donc là le point de départ de ce remarquable historique. Voici un siècle d'efforts scientifiques dont les résultats ont été prodigieux. Et l'un des plus féconds, c'est la conception de la sélection. Sans doute, « la sélection ne crée rien: choisir n'est pas inventer; mais par la suppression des moins adaptés, la sélection est un merveilleux instrument de fixation des utilités. Elle maintient les conquêtes ancestrales. Sa valeur explicative est nulle en tant qu'il s'agit des causes primaires de variations; mais elle a rendu aux biologistes le service immense de faire disparaître toute idée dualistique de finalité dans les rapports des êtres vivants entre eux et avec les milieux qui les environnent. » Peu à peu cette idée de la sélection naturelle s'est répandue « dans toutes les sciences de la nature et même dans le domaine de la Psychologie pure autrefois interdit au biologiste. »

« Chercher une vision trop claire de la réalité physique est souvent un obstacle dans la lutte matérielle pour l'existence, et, parfois, la sélection nous impose fort heureusement des concepts qui ne sont que des illusions provisoires mais nécessaires pour le progrès ultérieur.

« Les contradictions que nous rencontrons à chaque pas dans notre étude du système du monde, l'incohérence du plan de l'Univers tel que nous pouvons le comprendre, l'opposition directe que nous trouvons entre les

conclusions de notre logique et la réalité des choses, les antinomies de Kant, les incertitudes et les angoisses parfois si douloureuses de notre conscience morale n'ont pas d'autre origine que cette adaptation imparfaite de l'être humain toujours en évolution par rapport au milieu toujours nouveau dans lequel il évolue. Si, pour abrégé, nous employons le langage finaliste, nous pouvons dire que la sélection agit dans un but d'utilité. En raison des expériences ancestrales, et tantôt en accord, tantôt en discordance apparente avec le déterminisme, condition de toute science, elle nous donne à la fois et les axiomes fondamentaux de la connaissance et certaines illusions nécessaires telles que celle de la liberté ou celle de la permanence et de la survivance de notre *moi*, parce que ces illusions ont été et sont sans doute une force indispensable dans la lutte pour l'existence et que peut-être sans elles l'humanité n'existerait plus.»

Il vaut mieux citer de telles pensées que de les commenter. Le maître a raison, «c'est aussi le moyen d'orienter vers les destins meilleurs les générations qui vont nous suivre et d'indiquer à nos successeurs quels sont, dans le riche héritage que nous ont légué nos ancêtres et que nous leur transmettons augmenté du fruit de nos efforts, les matériaux utilisables pour les constructions plus complètes et plus harmonieuses de l'humanité future.»

Les Vies nécessaires. par Georges MAZES-
SANCIER, 3 fr. 50 (Marcel Rivière, édit., 30, rue Jacob). — Les «vies nécessaires», ce sont toutes les vies, et même les plus humbles. «Personne n'est inutile dans l'humanité, disait Renan. Aucune action ne meurt. Tel insecte qui n'a eu d'autre vocation que de grouper, sous une forme vivante, un certain nombre de molécules et de manger une feuille a fait une œuvre qui aura des conséquences dans la série éternelle des choses». Les in-

finiments petits sont, proprement, les « faiseurs de monde ».

M. Maze-Sencier s'est donc proposé surtout de nous donner un encouragement à vivre toute la vie, et pour tous. Il enseigne l'énergie en nous disant la vertu de l'effort, des sacrifices consentis. Il marque une préférence pour les plus obscurs, pour tous ces admirables dévouements cachés dont est faite l'existence journalière du peuple, quand il n'est pas abruti encore par l'alcool, la présomption scolaire et la démagogie. Mais il nous dit aussi la beauté des précurseurs, des « faiseurs de route ».

Le premier chapitre est intitulé : « Hymne à la vie » ; mais c'est tout l'ouvrage qui est un hymne à la meilleure vie, par l'action.

Si cet auteur aime la force, qui n'est que la vie la plus intense, c'est pour tout ce qu'elle peut de bien ; s'il loue l'obscurité, et presque le monachisme, c'est pour tout ce qu'elle donne de bonheur. Or il voudrait être un « marchand de bonheur ».

Honnête propos. Malheureusement, nous sommes en des temps où l'on ne saurait s'enrichir à ce commerce, et j'entends par là avoir une nombreuse clientèle. Le bonheur est fait de l'ordre, et il ne saurait y avoir d'ordre au dedans quand il n'y en a plus au dehors.

M. Maze-Sencier est un croyant. Or la vie est toujours facile à qui croit. Il a une lumière qui le guide. Il est ivre d'amour. Il voit le monde comme un amant sa maîtresse, et un amant qui serait un magnifique poète. Au fond, il entend mal les angoisses de ceux qui ne peuvent partager sa foi naïve. Et n'est-ce point ceux-ci qui ont le plus besoin de réconfort et de direction ? Pour eux, qui donc, comprenant leur âme douloureuse et désespérée, refera *l'Imitation* ?

Les Vies nécessaires sont écrites par un artiste et fort bien éditées.

L'Homme qui vient, par Georges VALOIS, 3 f. 50 (Librairie Nationale, 85, rue de Rennes, Paris). — M. Georges Valois a été de ceux qui croient que c'est « par la raison et la liberté que l'humanité s'élève », il est maintenant de ceux qui pensent que « c'est par la force et la contrainte ».

Et ainsi il est plus près de la vérité sociale, sans doute, et de l'humanité. Il s'en approcherait plus encore s'il ne s'en tenait point à des abstractions antinomiques, encore qu'il adopte celles qui contiennent le plus de réalité vivante. La raison sociale est une force et la liberté positive est une discipline, à tout le moins pour soi-même.

Une telle évolution, de l'athéisme à la foi, de l'anarchie à la monarchie est caractéristique. Ne nous y trompons point, elle en annonce beaucoup d'autres. Si ceux qui peuvent prévoir les conséquences nécessaires de l'application des faux principes sont rares, personne n'échappe à la souffrance du désordre social.

Voilà donc une « philosophie de l'autorité » qui vient à son heure. « Ce langage est dur », nous prévient dès l'abord M. Valois, — et il le faut, car les hommes d'aujourd'hui ont besoin d'être secoués.

L'auteur nous rappelle les humbles origines de notre humanité. C'est le fouet qui l'a créée, ou plutôt qui l'a fait sortir de l'animalité, car c'est par le fouet que l'homme a travaillé. Mais ne peut-on dire aussi que c'est par *sa* raison et pour *sa* liberté que le maître a inventé le fouet et la manière de s'en servir.

Et cette « domination de l'homme au fouet est éternelle ». Néanmoins, avec la civilisation de plus en plus complexe, la tâche du maître se complique. Présentement, c'est « celui qui risque son avoir et ses efforts; celui qui invente des tâches pour les hommes; celui qui invente de nouvelles utilisations des choses de la nature; celui qui sait le mieux choisir les hommes qu'il faut pour un travail; celui qui sait le mieux utiliser les éner-

gies des hommes; celui qui sait le mieux choisir l'occasion d'agir; celui qui est capable de discipliner et de commander.»

Le socialisme est une révolte contre ces nécessités de la vie collective; mais l'auteur nous montre que le socialisme, avec son stupide matérialisme individualiste, qui est la négation même de ce beau nom de «socialisme», ne nous promet que le retour à la bête. C'est peut-être s'en tenir trop aux mots. Il y a aussi la chose, il y a aussi les nécessités. Derrière les candidats socialistes, contraints de faire de la démagogie, c'est-à-dire d'idéaliser le moindre effort, le moindre devoir, et somme toute la lâcheté, il y a le socialisme même qui est une protestation inconsciente contre le désordre économique. Et puis, quand les candidats sont élus, quand ils détiennent le pouvoir, ils oublient vite leurs programmes, ils se font «hommes d'Etat» comme le camarade Briand.

J'aime cette définition du démagogue: «Le démagogue est un homme faible qui a beaucoup d'ambition; qui veut le pouvoir et ses avantages et n'a point la force ni le génie nécessaires pour le conquérir et le conserver. C'est un homme qui n'a point la force de s'imposer aux hommes comme chef de bande ou organisateur de travail et qui veut néanmoins être à leur tête. Et comme il ne peut les exciter à l'effort, au travail, il les invite à la paresse, au repos. C'est ainsi qu'il devient une sorte de chef: il est l'organisateur du Plus grand Repos».

M. Valois nous trace encore un signalement fort intéressant de l'anarchiste et du socialiste: «l'un est un maître asservi, l'autre est un esclave révolté.»

Mais le droit? la justice?... — Pour l'auteur, ce ne sont là que les déguisements de la fatigue, de la paresse et de l'incapacité, — et toute cette métaphysique universitaire et électorale, il la nomme, d'un bloc, le «carnaval intellectuel».

Il n'y a que des lois de la force, qui sont de toujours : « Ce qui est fort s'élève ; ce qui ne croit pas décroît ; ce qui s'abandonne au repos périt. »

Et c'est parce que le Roi est le plus sûr conservateur des énergies continues, leur meilleur utilisateur pour des fins générales que M. Valois s'est fait royaliste.

C'est aussi parce que « l'homme ne peut vivre sans raison de vivre, c'est-à-dire sans une certitude invérifiable que ses efforts ne sont pas vains » que ce livre troublant se termine par un acte de foi.

Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs, par Edouard SCHURÉ, 3 fr. 50 (Perrin, édit., 35, quai des Grands-Augustins, Paris). — M. Edouard Schuré est un des plus dignes écrivains de ce temps. Comme il ne se plaît qu'aux cimes, il élève toujours les sujets dont il traite. Aujourd'hui, il nous présente ces « femmes inspiratrices », Mathilde Wesendonk, l'amie de R. Wagner, Cosima Wagner, Marguerite Albana Mignaty, et ces « poètes annonciateurs », Charles de Pomairols, Mme Ackermann, Louis Le Cardonnel et Alexandre Saint-Yves.

Je ne reprocherai pas à l'auteur son mysticisme, car son mysticisme n'a rien de morbide ni de brumeux. Il est mystique naturellement et parce qu'il se veut plus grand que la réalité. Je ne lui reprocherai que de méconnaître le positivisme et de le confondre avec le matérialisme. La religion de l'humanité est une religion, et son fondateur, Auguste Comte, lui aussi, par sa pensée et par sa vie, est grand parmi les plus « grands initiés ».

Que M. Edouard Schuré ne s'étonne donc point si un positiviste reproduit cette belle page, la dernière, de son beau livre, et que goûteront beaucoup de positivistes :

« Depuis Bacon, la science expérimentale accomplit une œuvre admirable, qui a déjà changé la face des

choses. Elle a donné à la connaissance de l'univers des bases indestructibles, elle a déblayé la terre et conquis le monde matériel. Seulement il est arrivé, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, qu'à force de regarder par le télescope et le microscope, à force de mesurer, de peser et de calculer, à force de disséquer les corps avec ses scalpels et d'analyser la matière dans ses alambics, il est arrivé, dis-je, que les innombrables ouvriers de la science, ne voyant plus que les fragments épars de l'univers et de l'homme, perdent de vue leur harmonie profonde et leur unité merveilleuse. En cherchant à expliquer le monde par la seule chimie et la seule mécanique, ils en ont oublié que le grand et le petit kosmos, l'univers et l'homme révèlent également une suprême intelligence, que la lumière suppose la vie, depuis le radium jusqu'aux étoiles, que la vie suppose l'âme et que l'âme contient Dieu comme la goutte de rosée contient le soleil. Ce ne sont pas certes les grands, les vrais savants qui ont commis cette erreur néfaste. Ceux-là, qu'ils s'appellent Galilée, Kepler, Newton ou Pasteur, se sont inclinés devant le grand Architecte qui travaille en haut comme en bas, dans le ciel comme sur la terre. Claude Bernard, lui-même, le plus grand physiologiste du XIX^e siècle, l'a salué en parlant du « principe évolutif de la vie », et, comme Ernest Renan lui reprochait un jour de ne pas connaître le fond de cette vie, l'illustre savant lui répondit : « Si je savais le fond d'une seule chose, je saurais le fond de tout. » Mot superbe et digne d'Hermès en personne.

« Ce sont les travailleurs en sous-ordre, c'est l'armée remuante des vulgarisateurs, dont chacun croit tenir le monde dans sa petite découverte et sa petite formule, qui répandent ces idées étroites. Le même fanatisme que l'Eglise a mis jadis à chasser la nature du sein de Dieu et à la déclarer maudite, les demi-savants d'aujourd'hui et leurs apôtres matérialistes l'emploient à chasser Dieu de la nature et à extirper le concept de

l'âme, de la conscience. Aussi n'étreignent-ils ni l'univers, ni l'homme, mais leurs cadavres disséqués...».

Les réformes scolaires, par A. DE MONZIE, 3 f. 50 (Stock, éditeur, 155, rue St-Honoré, Paris). — Dans sa préface, M. de Monzie cite du Dr Wilm (*la Morale sexuelle*):

« Avant de décider l'instruction gratuite, pour tous, il eût mieux valu décider d'abord la vie gratuite pour tous... La gratuité absolue est, je le crois, une grande erreur. »

Ce n'est pas mal, et il semble que l'auteur va nous proposer la seule réforme scolaire qui importe, sans laquelle aucune autre n'a d'efficacité: la liberté de l'enseignement, la séparation de l'École et de l'Etat. Mais M. de Monzie a trop fréquenté dans les ministères. Et, comme il appartient à une génération — réaliste, comme il dit — qui ne se résigne pas à n'y plus fréquenter, il lui « suffirait, pour que l'école portât son maximum de résultats, de rendre l'école et l'instituteur à leur fonction essentielle, à leur fonction unique: l'enseignement. Plus d'idéalisme scolaire, plus de religion laïque, d'apostolat social, de cathéchisme moral: qu'on fasse œuvre réaliste, pour faire œuvre réelle! »

A quelque pédagogue en veine de démagogie, qui réclame « la mine aux mineurs, l'école aux instituteurs », il répond avec indignation: « Mais ce serait le démembrement de l'Etat, à qui l'on enlèverait, en attendant mieux, la direction intellectuelle du pays! »

Ce sont bien là des préoccupations de sous-ministre; mais non de réformateur. Plus loin, il regrette qu'il y ait encore trop de liberté. « Les millions apparaîtront sacrifiés en pure perte, quand on s'apercevra que des écoles ont été construites ou aménagées pour accueillir une clientèle scolaire qui n'est point venue, parce qu'elle savait trouver l'asile des établissements préférés.. M. Ferdinand Buisson prétendait interdire l'enseignement

non aux congréganistes, mais à la congrégation; il voulait « la liberté, mais la liberté dans la laïcité ». Ses conseils ont été entendus, les congrégations supprimées, les congréganistes dispersés, et l'enseignement congréganiste est aussi vivant aujourd'hui, aussi agissant, qu'il l'était en 1901... Il n'y a rien de fait. Mieux valait laisser les moines en paix et en soutane que d'inquiéter *sans profit* les habitudes des populations traditionnalistes. » Evidemment le « profit » dont se soucie ce réaliste a été mince, et si l'on passe dans un domaine dont il n'a cure, celui des principes, j'entends des principes républicains, il est non moins évident que le déficit a été énorme et qu'il ira toujours croissant, jusqu'à la faillite.

M. de Monzie s'est-il jamais demandé ce qu'il adviendrait de l'enseignement d'Etat s'il était traité comme l'a été l'enseignement privé?

Il a raison, au surplus, il n'y a que le monopole qui puisse faire vivre l'Université, — et c'est bien la seule grande réforme qu'elle admette; mais ce ne sera pas un progrès pour l'instruction publique, ni même pour la morale civique.

La Conquête de l'Infini, notes d'un pessimiste, précédées de son testament religieux, par Edmond THIAUDIÈRE 2 f. 50 (Fischbacher, éd., 33, rue de Seine). — Voici un moraliste qui eût été mieux à sa place et dans son temps vers la fin du xvii^e siècle, à Versailles. Il eût observé, souri, noté des traits pour son agrément, et aussi pour celui de quelques honnêtes gens, ses amis. Aujourd'hui, les travers sont des insanités, et les faiblesses, des vices répugnants. Le moraliste ne sourit plus. Il s'attriste et il s'indigne. Et s'il s'élançait vers l'infini, c'est pour échapper au spectacle du fini, du réel, qui l'écoeure. Son mysticisme tardif n'est que du désespoir. Au fond, c'est de l'athéisme, non plus aimable comme celui qu'on pouvait professer

jadis, non plus libertin, mais farouche et furieux contre lui-même.

Cueillons au hasard quelques pensées dans ce parterre abondant : « S'attendre au parfait néant de soi après la mort, mais s'assurer tout de même contre les risques terribles de l'éternité : telle doit être la plateforme du sage. » — « Sais-tu bien ce que c'est que la sagesse ? C'est la science capitale, la science des sciences, qui consiste à savoir jouir du bien et le produire, se garder contre le mal et le supporter. » — « La plus grande science consiste à savoir qu'on ne peut rien savoir de ce qu'il importerait le plus de connaître. » — « Avant de saluer un progrès, il faut voir quels sont ses moyens de réalisation et s'il ne fait pas plus de mal que de bien. » — « Il ne peut s'agir de proclamer la vérité ; il s'agit seulement de professer la sincérité. » — « Quiconque ne s'est jamais vu sot rétrospectivement a la sottise innée et incurable. » — « L'égoïste, eh ! parbleu, ce n'est jamais moi, c'est celui qui a l'aplomb extraordinaire d'opposer son égoïsme au mien. » — « Dans un pays qui supporte d'être gouverné par des gens sans honneur, rien ne déshonore plus personne. » — « Sois le plus juste que tu pourras ; tu ne le seras jamais autant qu'il faudrait l'être. » — « Il n'y a rien de plus beau que le génie insouciant de la gloire, si ce n'est la vertu, indifférente à l'au-delà. » — « Il y a une façon de douter infiniment plus religieuse que toutes les façons de croire. »

On voudrait tout citer...

Le Secret du bonheur. 0 f. 20 (Bibliothèque coopérative, 26, rue de l'Echiquier). — Cette « étude morale populaire » en 32 pages est un peu simplette, ce qui ne l'empêche point d'être pédante. « Le bonheur — a dit un philosophe — n'est que le retentissement dans la vie sensible d'une harmonie interne qui, vue du dehors, constitue la vie morale ». Et voilà !...

La Confédération générale du travail. par Emile POUGET, 0 f. 60 (Marcel Rivière, éditeur, 30, rue Jacob). — Monographie très claire, documentée et instructive. M. Emile Pouget, après nous avoir exposé l'organisation du syndicalisme et sa tactique, essaye de nous en montrer les résultats.

Ils pourraient être meilleurs, et surtout plus positifs. Je ne citerai que celui-ci, dont l'auteur est le plus satisfait: « Avant le mouvement de mai (1906), sur les chantiers, les ouvriers se modelaient sur le plus « bûcheur »; celui-là était l'entraîneur qui poussait à « en abattre ». Aujourd'hui, c'est le contraire: on se modèle sur celui qui travaille le plus lentement, c'est lui qui est l'entraîneur, — si on peut s'exprimer ainsi. La conséquence est que, pour les entrepreneurs, il y a diminution de rendement d'environ 20 à 25 pour cent. Outre cela, il y a, désormais, chez les ouvriers du bâtiment, un élan syndical superbe ».

L'anarchie politique provoque l'anarchie économique.

Ne nous désintéressons pas, toutefois, des syndicats ouvriers. Ce sont des organismes essentiels. Si la société française doit se reconstituer, si la civilisation occidentale survit aux secousses qu'elle va subir, ils auront un rôle d'ordre à remplir, en organisant le travail pour la plus grande et la plus économique production, par quoi la misère sera atténuée, et non pour la moindre et la plus onéreuse production, par quoi la misère ne peut qu'être accrue. Je prédis à M. Emile Pouget que le syndicalisme de demain — après la dure leçon des catastrophes — lui causera quelque surprise.

Les Barbares, par Yves LE FEBVRE, 3 f. 50 (Stock, édit.). — C'est à une époque tragique, en plein remous de races qui se heurtent, durant l'invasion des Barbares et la destruction de Rome par les hordes d'Alaric, que l'auteur a placé l'étrangeté ardente et pas-

sionnée d'un farouche roman d'amour... et de haine tout à la fois. Il nous faut louer la splendeur des décors évoqués et la vigueur du style.

Vieilles chansons, par Jules RIGAUD, avec une préface d'Edmond Teulet, 2 fr. (Editions du *Grillon*, 66, passage Brady, Paris). — Des chansons, comme au bon vieux temps.

L'Individu et l'esprit d'autorité du Moyen-Age à la loi Falloux, par Abel FAURE, 3,50 (Stock, édit.). — Contribution intéressante à l'histoire de l'éducation française. Quant aux propres idées de l'auteur, elles eussent gagné, certes, à quelque préparation sociologique. Cette insuffisance sociologique, on le remarquera, se décèle déjà par le titre même de l'ouvrage.

« La véritable éducation est celle qui cultive les différences », c'est fort bien dit. M. Abel Faure voudrait, en outre, qu'on exaltât toutes les forces, toutes les puissances individuelles. Nous en sommes. Mais il s'insurge contre la société, il nous invite à nous préparer pour la lutte contre tous, non pour le concours; pour la divergence hostile, non pour la convergence. « Être capable de lutter, dit-il, c'est être capable de se dominer soi-même, c'est pouvoir jouir de soi-même. » Cela, c'est de la littérature.

L'individu n'est rien sans la société, parce que c'est la société qui fait l'individu. Je conseille à M. Abel Faure d'aller faire un tour au Lobi, au Kanem ou au Borkou. Il verra que c'est hors la société qu'il y a des troupeaux.

Si l'individu formé par la complexité sociale cultive ses différences, s'il accroît ses énergies et sa puissance, c'est donc pour rendre de plus grands services, non pour s'opposer et « jouir de soi-même », mais pour coopérer. Le pouvoir mesure le devoir.

L'éducation individualiste, comme l'entend l'auteur, c'est le contraire de toute éducation, et donc la décomposition de l'individualité, le retour régressif au troupeau pré-social. Il n'y a qu'une éducation, et elle est sociale nécessairement.

Néanmoins, il y a dans ce livre inégal de justes critiques de la contre-éducation déprimante de l'Université.

Sac au dos! pièce en un acte, par Jean CONTI et Jean GALLIEZ, 1 fr. (Quillard, édit., 22, rue de la Tour-d'Auvergne). — Il y a dans cette pièce deux choses: des types fort bien présentés et une thèse trop simplement développée. Il y a dans cet acte du mouvement, de la vie, et même de l'émotion; mais les auteurs ne prouvent point ce qu'ils paraissent vouloir prouver.

Etude sur le féminisme dans l'antiquité. par Mme Cleyre YVELIN, 1.50 (Giard et Brière, édit., 16, rue Soufflot). — Elucubrations maladroites que je recommande aux sociologues qui inclinent au féminisme.

Le Poème de ma vie. par Lucien DUC, 3.50 (Librairie de la Province, 125, rue du Cherche-Midi). — On ne saurait mieux parler de ce livre que le poète François Coppée qui le présente ainsi au public: «Voici un homme excellent, au cœur droit et sensible, épris des belles choses et des nobles sentiments, qui, au cours de sa vie, a cueilli le long de la route les fleurs qu'il trouvait à portée de sa main. Il les a réunies en bouquet où la couleur tendre du myosotis se marie à l'éclatante tonalité du coquelicot, un bouquet d'un charme agreste...»

La femme en lutte pour ses droits. par le docteur Madeleine PELLETIER, 1 fr. (Giard et Brière, éd.). — C'est du féminisme moins aigu que celui de Mmes Céline Renooz et Cleyre Yvelin; mais il n'en

contient pas moins en puissance toutes les folies du féminisme intégral. L'auteur, après avoir conseillé la prostitution aux femmes du peuple, nous dit: « Dans la société vers laquelle nous marchons, je l'espère, la femme pourra, si elle le désire: 1° Renoncer à l'amour; 2° s'adonner aux plaisirs de l'amour et ne pas avoir d'enfants; 3° avoir des enfants et se décharger sur la société du soin de les élever; 4° avoir des enfants et les élever... Quant au mariage, conclut-elle, nous sommes, bien entendu, pour sa suppression. »

Pour réaliser cet idéal, Mlle Madeleine Pelletier engage les femmes à pénétrer dans les partis politiques et dans la franc-maçonnerie, dont elle fait elle-même partie, et à réclamer tous les droits politiques.

Or Mlle Madeleine Pelletier a quelque culture, puisqu'elle est docteur en médecine, interne des hôpitaux, et elle ne manque pas de bonne volonté...

La décomposition du Marxisme, par Georges SOREL, 0.60 (Marcel Rivière, éd.). — On a beaucoup écrit sur Karl Marx. On l'a expliqué, on l'a commenté, on l'a critiqué. Les disciples ne sont pas ceux qui paraissent l'avoir le mieux compris « *Le Capital*, dit Benedetto Croce, est un mélange bizarre de théories générales, de polémiques et de satires amères, d'illustrations et de digressions historiques. » Et M. Georges Sorel ajoute: « Il faut aller chercher la pensée de l'auteur et ce travail n'est pas sans offrir de multiples causes d'erreur. »

En quelques pages, l'auteur nous montre ce que Marx a emprunté au vieux socialisme français, et notamment au blanquisme qui est la préparation d'une révolte des pauvres contre les riches pour arriver à un compromis démocratique. Mais c'est aussi l'introduction de l'élément intellectuel et politicien dans le mouvement socialiste, et c'est par là qu'il dévie. Les marxistes doctrinaires ont suivi cette déviation.

Toutefois le marxisme se différencie du socialisme utopique, en ce qu'il se refuse à faire une critique juridique de la propriété privée; en ce qu'il tient compte de l'organisation de la production réalisée par le capitalisme. « Le capitalisme a résolu les problèmes pour lesquels les utopistes cherchaient des solutions parfaitement vaines; il a créé ainsi les conditions qui permettront le passage à une forme sociale nouvelle; le socialisme n'aura ni à inventer de nouvelles machines scientifiques, ni à apprendre aux hommes comment il faut s'en servir pour obtenir le plus grand produit; le capitalisme industriel résout tous les jours, par tâtonnements et progressivement, ce problème. Marx, en découvrant cette génération des conditions de la société nouvelle, a rendu tout l'utopisme inutile et même quelque peu ridicule. »

L'idée de lutte de classe, et partant l'opposition de classe, est la notion révolutionnaire essentielle du marxisme. Cette notion diffère de celle de parti qui lui a été substituée par les politiciens. Aujourd'hui, « l'esprit de parti a repris sa place dans le marxisme, par suite d'une raison purement matérielle: l'organisation des ouvriers socialistes en parti politique. »

Le marxisme n'est pas une « philosophie des têtes », mais une « philosophie des bras ». Il n'a qu'une seule chose en vue: « Amener la classe ouvrière à comprendre que tout son avenir dépend de la notion de lutte de classe; l'engager dans une voie où elle trouve les moyens, en s'organisant, pour la lutte, de se mettre en état de se passer des maîtres; lui persuader qu'elle ne doit point prendre d'exemples dans la bourgeoisie. »

Avec la poussée d'arrivisme qui signale le socialisme de ces dernières années, il semblait donc que le marxisme fût fini, absorbé dans le démocratismes démagogique, « des avocats sans causes, des médecins sans malades et sans science, des étudiants de billards, des commis-voyageurs et autres employés de commerce, et

principalement des journalistes de la petite presse...» Mais les circonstances produisirent des hommes qui tout en ignorant le marxisme, ou le connaissant mal, ou ayant des préventions contre cette doctrine, devaient le faire renaître.

Et c'est tout le mouvement syndicaliste qui surgit. « La catastrophe — qui était la grande pierre de scandale pour les socialistes qui voulaient mettre le marxisme en accord avec la pratique des hommes politiques de la démocratie — se trouve correspondre parfaitement à la grève générale qui, pour les syndicalistes révolutionnaires, représente l'avènement du monde futur. » C'est le syndicalisme qui sauvera le socialisme, de même que les moines, souvent, ont sauvé l'Eglise, « car l'Eglise a plus profité des efforts qui tendaient à la séparer du monde que des alliances conclues entre les papes et les princes. »

Certes, le syndicalisme révolutionnaire n'a pas tant de vertu que lui en accorde l'auteur. Et non plus le trade-unionisme, d'ailleurs, qu'il réproouve justement. L'un et l'autre ont des vices, et leurs errements ne laissent point d'être graves. Mais si le syndicalisme révolutionnaire peut contribuer à arracher les ouvriers à l'exploitation déprimante, démoralisante de la démocratie démagogique des politiciens, socialistes ou autres, comme le trade-unionisme à les discipliner, ils auront beaucoup fait pour l'établissement d'un ordre dont le syndicat, organisateur de production, sera un des éléments les plus actifs. Et cette action organique du syndicat sera autrement féconde que les « mythes » du sabotage, de la grève générale, de l'antimilitarisme, et de toutes les catastrophes, même quand elles sont en accord doctrinal avec le Livre de Karl Marx.

G. DEHERME.

Le Directeur-Gérant: G. DEHERME.

Imprimerie P. TISSOT, 19, Place d'Armes. — Toulon